

*Guillemette Tison*

## Les jardins de Rémi

Le goût de Malot pour la botanique s'exprime dans beaucoup de ses écrits, de fiction comme de journalisme. *Sans famille* en porte aussi la marque, perceptible surtout dans trois passages du roman que je me propose de lire de près. Rémi, dans ses aventures, mentionne successivement trois jardins : celui de Chavanon chez Mère Barberin, celui du jardinier Acquin en région parisienne, et enfin celui de la propriété ancestrale, Milligan Park, en Angleterre.

### *Chez Mère Barberin*

Ce jardin, qui n'était pas grand, avait pour nous une valeur considérable, car c'était lui qui nous nourrissait, nous fournissant, à l'exception du blé, à peu près tout ce que nous mangions : pommes de terre, fèves, choux, carottes, navets. Aussi n'y trouvait-on pas de terrain perdu. Cependant mère Barberin m'en avait donné un petit coin dans lequel j'avais réuni une infinité de plantes, d'herbes, de mousse arrachées le matin à la lisière des bois ou le long des haies pendant que je gardais notre vache, et replantées l'après-midi dans mon jardin, pêle-mêle, au hasard, les unes à côté des autres.

On remarque tout d'abord l'opposition entre le jardin de Mère Barberin et celui de Rémi. Le premier, « qui n'était pas grand », a pour les deux personnages une « valeur considérable ». Il s'agit d'un jardin de subsistance, représentant toute l'alimentation de pauvres paysans à cette époque : des légumes racines, des légumineuses, des féculents fournissant à bon compte de l'énergie. Celui de Rémi apparaît plus restreint encore, c'est « un petit coin » du jardin précédent. Microcosme donc, à la disposition de l'enfant.

L'idée de donner à un enfant la disposition d'un coin de terre n'est pas nouvelle. On sait que Rousseau, dans *Émile* (livre II), envisage le jardinage comme une initiation à l'idée de propriété :

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété ; car c'est de là que la première idée en doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres ; il ne faut pour cela que des yeux, du loisir, et il aura l'un et l'autre. Il est de tout âge, surtout du sien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des signes de puissance et d'activité. Il n'aura pas vu deux fois labourer un jardin, semer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à son tour. [...] Je labore

*Revue Perrine, 2018*  
*Société des Amis d'Hector Malot*

pour lui la terre ; il en prend possession en plantant une fève. [...] On vient tous les jours arroser les fèves, on les voit lever dans des transports de joie.(p 89-90)

Mais, raconte Rousseau, le jardinier, qui avait semé sur ce bout de terrain de précieuses graines de melon, a détruit sans le savoir tout le travail d'Émile. Un dialogue s'ensuit, qui aboutit à un accord : « Personne ne touche au jardin de son voisin ; chacun respecte le travail des autres, afin que le sien soit en sûreté » (p. 91). C'est ainsi que le précepteur fait comprendre à Émile la notion de propriété qui « remonte naturellement au droit du premier occupant par le travail. »

Au XVIII<sup>e</sup> siècle toujours, Berquin, dans des saynètes de *L'Ami des enfants*, reprend cette idée éducative. Ainsi dans un texte intitulé « La poule », Cyprien reçoit, en récompense de son bon travail sur l'histoire romaine, un carré de jardin. « Je te le cède, lui dit [son père]. Tu peux le diviser en deux parties ; cultiver dans l'une des fleurs, et dans l'autre des légumes à ton choix ». Il reçoit aussi tous les outils nécessaires, des graines, des oignons, avec les instructions nécessaires à leur culture.

Cyprien utilise donc « utilement » à cultiver son jardin les heures qu'il passait auparavant à « polissonner ». Malheureusement, il oublie un jour de fermer la porte de son jardin, et une poule profite de ce bon terreau « abondant en vermisseaux » et cause en grattant de sérieux dégâts que la colère du petit garçon ne fait qu'aggraver. La leçon de morale qui s'ensuit rappelle à Cyprien que seule sa négligence est la cause de ce malheur, il en sera donc puni (par une retenue sur son argent de poche).

Pour revenir à Rémi, rien de ces récupérations éducatives du jardinage : c'est lui seul qui le garnit avec l'abondance que donne gratuitement la nature : dans ce jardin pourtant petit, c'est une « infinité » de plantes qu'il fait pousser, sans organisation mais avec, ici aussi, le sens de la propriété : qu'on voie le nombre de possessifs dans ce paragraphe :

Assurément ce n'était point un beau jardin avec des allées bien sablées et des plates-bandes divisées au cordeau, pleines de fleurs rares ; ceux qui passaient dans le chemin ne s'arrêtaient point pour le regarder par-dessus la haie d'épine tondue au ciseau, mais tel qu'il était, il avait ce mérite et ce charme de m'appartenir ; il était ma chose, mon bien, mon ouvrage ; je l'arrangeais comme je voulais, selon ma fantaisie de l'heure présente, et quand j'en parlais, ce qui m'arrivait vingt fois par jour, je disais "mon jardin".

Un jardin, pour tout le monde, mais surtout pour un enfant, c'est à la fois de l'espace et du temps : un espace personnel, où il est libre de faire pousser ce qu'il veut, (« je l'arrangeais comme je voulais, selon ma fantaisie de l'heure présente ») et l'apprentissage de l'attente et de la patience : le roman commence au Mardi-gras, donc au début du printemps.

Depuis la plantation en été jusqu'à la floraison au printemps suivant, Rémi attend et surveille.

Déjà les jonquilles montraient leurs boutons, dont la pointe jaunissait, les lilas de terre poussaient leurs petites hampes pointillées de violet, et du centre des feuilles ridées des primevères sortaient des bourgeons qui semblaient prêts à s'épanouir.

Comment tout cela fleurirait-il ?

C'était ce que je venais voir tous les jours avec curiosité.

Malot présente les premières fleurs du printemps : les jonquilles, le lilas de terre, les primevères, avec une précision dans les détails qui montre un regard attentif : les « pointes jaunissantes » des jonquilles, les « petites hampes pointillées de violet » du lilas de terre<sup>1</sup>, les « feuilles ridées » et les bourgeons. Rémi se décrit « à deux genoux sur la terre, appuyé sur [s]es mains, le nez baissé... », en observateur impatient. Mais sa « curiosité » se fait « anxiété » pour sa culture de topinambours.

Dans cette partie de jardin j'avais planté un légume qu'on m'avait donné et qui était presque inconnu dans notre village, – des topinambours.

On m'avait dit qu'il produisait des tubercules bien meilleurs que ceux des pommes de terre, car ils avaient le goût de l'artichaut, du navet et plusieurs autres légumes encore. Ces belles promesses m'avaient inspiré l'idée d'une surprise à faire à mère Barberin. Je ne lui disais rien de ce cadeau, je plantais mes tubercules dans mon jardin ; quand ils poussaient des tiges, je lui laissais croire que c'était des fleurs ; puis un beau jour, quand le moment de la maturité était arrivé, je profitais de l'absence de mère Barberin pour arracher mes topinambours, je les faisais cuire moi-même, comment ? je ne savais pas trop, mais mon imagination ne s'inquiétait pas d'un aussi petit détail, et quand mère Barberin rentrait pour souper, je lui servais mon plat.

Cette plante est présentée comme un mystère : « on m'avait donné [...] on m'avait dit ». Ces tubercules au nom étrange ont quelque chose d'exotique qui donne au jardin un côté magique ; ils permettent une alternative aux « éternelles pommes de terre » et cumulent plusieurs goûts : « de l'artichaut, du navet et plusieurs autres légumes encore ». Cette plante peu commune met en éveil son imagination et lui inspire une gentille comédie à l'égard de Mère Barberin, comédie racontée non au conditionnel, temps du futur dans le passé, mais à l'imparfait, comme si c'était déjà réalisé. « Je lui laissais croire que c'était des fleurs »... et il se voit cuisiner, comme Mère Barberin elle-même lui fait la surprise des crêpes du mardi-gras.

---

<sup>1</sup> Non pas le lilas que l'on connaît comme un arbuste parfois très haut, mais une plante nommée aussi « crucianelle » et qui, selon les livres de jardinage, est un « couvre-sol ».

Par la vertu du topinambour, l'espace du jardin se voit agrandi et Rémi devient en imagination un pourvoyeur de nourriture, échangeant son rôle avec celui de sa mère nourricière.

À la lecture de cette page, on conçoit l'arrachement que vit Rémi, enlevé non seulement à la seule personne qui lui a témoigné de l'affection, mais aussi au petit domaine où il se sent maître de l'espace et du temps.

### *Jardinier chez M. Acquin*

À la fin de la première partie, Rémi est recueilli dans la famille d'un jardinier en région parisienne, M. Acquin. Cet épisode est pour Malot l'occasion de donner des indications très précises sur l'horticulture.

C'était la saison où les giroflées commencent à arriver sur les marchés de Paris, et la culture du père Acquin était à ce moment celle des giroflées ; notre jardin en était rempli ; il y en avait des rouges, des blanches, des violettes disposées par couleurs, séparées sous les châssis, de sorte qu'il y avait des lignes toutes blanches et d'autres à côté toutes rouges, ce qui était très-joli ; et le soir, avant que les châssis fussent refermés, l'air était embaumé par le parfum de toutes ces fleurs.

La tâche qu'on me donna, la proportionnant à mes forces encore bien faibles, consista à lever les panneaux vitrés le matin, quand la gelée était passée, et à les refermer le soir avant qu'elle arrivât ; dans la journée je devais les ombrer avec du paillis que je jetais dessus pour préserver les plantes d'un coup de soleil. Cela n'était ni bien difficile, ni bien pénible, mais cela était assez long, car j'avais plusieurs centaines de panneaux à remuer deux fois par jour et à surveiller pour les ombrer ou les découvrir selon l'ardeur du soleil.

M. Acquin l'a prévenu d'emblée : le travail du jardinier n'est pas une partie de plaisir, il demande des efforts. Cependant Rémi, si contraignant que soit son travail, reste sensible à la beauté, aux couleurs, aux parfums.

Dans ce passage du roman, les notions techniques d'horticulture montrent l'intérêt de Malot, lecteur attentif du *Bon Jardinier*. Outre le soin à apporter aux châssis, il y a toute une technique pour forcer ou ralentir la floraison, compte tenu des impératifs de la vente et du calendrier des fêtes.

J'ai dit que le père cultivait les giroflées : c'est une culture assez facile et que les jardiniers des environs de Paris réussissent à merveille, témoin les grosses plantes trapues garnies de fleurs du haut en bas qu'ils apportent sur les marchés aux mois d'avril et de mai. La seule habileté nécessaire au jardinier qui cultive les giroflées, est celle qui consiste à choisir des plantes à fleurs doubles, car le monde repousse les fleurs simples. Or, comme les graines qu'on sème donnent dans une proportion à peu près égale des plantes simples et des plantes doubles, il y a un intérêt important à ne garder que les plantes doubles ; sans cela on serait exposé à soigner chèrement cinquante pour cent de plantes

qu'il faudrait jeter au moment de les voir fleurir, c'est-à-dire après un an de culture.

Ce choix se nomme l'*essimplage* et il se fait à l'inspection de certains caractères qui se montrent dans les feuilles et dans le port de la plante. Peu de jardiniers savent pratiquer cette opération de l'*essimplage* et même c'est un secret qui s'est conservé dans quelques familles. Quand les cultivateurs de giroflées ont besoin de faire leur choix de plantes doubles, ils s'adressent à ceux de leurs confrères qui possèdent ce secret, et ceux-ci « vont en ville », ni plus ni moins que des médecins ou des experts, donner leur consultation. Le père était un des plus habiles *essimpleurs* de Paris.

Dans ce passage, Malot montre des connaissances très précises sur une technique peu connue, à tel point que les dictionnaires, pour cette entrée *essimplage*, renvoient à *Sans famille* !<sup>2</sup>

Mais le travail de l'horticulteur, pour si précis et si organisé qu'il soit, est soumis aux aléas du climat et aux intempéries : une violente averse de grêle, en plein mois d'août, peut réduire à néant tous les efforts et mener la famille du jardinier à la ruine. Après cette période de stabilité chez les Acquin, Rémi se voit donc contraint de reprendre la route, dans cette alternance de stabilité et de mouvement qui structure le roman tout entier. L'accueil de la famille Acquin n'était donc que provisoire, de même que l'insertion sociale par le métier de jardinier.

### *Propriétaire terrien*

Le troisième jardin de Rémi, évoqué dans le dernier chapitre, marque cette fois l'ancrage définitif du héros, à la fois dans l'espace et dans le temps. C'est en fait, autour d'un château ancestral, un parc, Milligan Park, au sud de l'Angleterre, qui est assez brièvement décrit.

Bâti sur une sorte d'esplanade naturelle, [le château] a la forme d'un cube, et il est flanqué d'une grosse tour ronde à chaque coin. Les deux façades, exposées au sud et à l'ouest, sont enguirlandées de glycines et de rosiers grimpants ; celles du nord et de l'est sont couvertes de lierre dont les troncs, gros comme le corps d'un homme à leur sortie de terre, attestent *la vétusté*, et il faut tous les soins vigilants des jardiniers pour que leur végétation envahissante ne cache point sous son vert manteau les arabesques et les rinceaux finement sculptés dans la pierre blanche du cadre et des meneaux des fenêtres. Un vaste parc l'entoure ; il est planté de *vieux arbres* que ni la serpe ni la hache n'ont jamais touchés, et il est arrosé de belles eaux limpides qui font ses gazons toujours verts.

---

<sup>2</sup> Francis Marcoin a trouvé un informateur probable de Malot : Eugène Noël, dans *Rouen, promenades et causeries*, publié en 1872 à Rouen (2<sup>e</sup> édition, consultable sur Gallica), en parle (p. 169) comme d'une technique utilisée par les maraîchers rouennais, notamment dans l'eau... de Robec.

Dans une futaie de hêtres *vénérables*, des corneilles viennent percher chaque nuit, annonçant par leurs croassements le commencement et la fin du jour.

Cette brève évocation du parc insiste surtout sur la dimension temporelle : l'enfant déraciné a retrouvé sa famille et son passé. Il ne s'agit plus de transformer la nature ou d'en exploiter les productions, mais au contraire de s'insérer dans un cadre naturel que l'on respecte : les « arbres que ni la serpe ni la hache n'ont jamais touchés ». Le château lui-même disparaît presque dans cette nature envahissante que des jardiniers aux « soins vigilants », anonymes cette fois, se contentent d'entretenir. Rémi, devenu propriétaire terrien, mentionne assez brièvement ce parc, dont il ne semble guère se soucier, occupé qu'il est à écrire dans le « chartrier ».

### *Conclusion*

Ces trois jardins qui jalonnent le parcours de Rémi, au début, au milieu et à la fin du roman, marquent autant d'étapes de son évolution, de l'enfant qui prend plaisir à observer la nature, puis qui découvre les contraintes du travail de la terre, à l'homme fait qui a trouvé sa place dans le monde. On y découvre l'intérêt de l'écrivain pour la botanique, allié à une grande sensibilité aux couleurs, aux parfums, à la vie de la nature, qui fait aussi le charme de ce roman. Ce qui est, à première vue, un roman de l'errance est aussi une quête de l'enracinement. L'espace et le temps, à travers le jardinage, sont deux axes qui structurent *Sans famille*.

D'une façon plus générale, le jardin représente un élément important dans la littérature de jeunesse, non seulement pour les précurseurs (Rousseau, Berquin) évoqués plus haut, mais aussi dans la littérature plus récente. Ainsi il est un élément central du roman de Frances Hodgson Burnett, *Le Jardin secret* (1911) beau roman dans lequel le jardin permet à l'héroïne de passer de l'enfance à une adolescence heureuse.